

par
IVO
VICTORIA

OÙ EST BILLIE ?

Traduit du néerlandais par Emmanuèle Sandron.

Publié dans *Septentrion* 2012/2.

Voir www.onserfdeel.be ou www.onserfdeel.nl.

Ivo Victoria (° 1971) est un auteur flamand résidant à Amsterdam. Sa première passion, en fait, n'était pas l'écriture. Il a en effet édité plusieurs albums en tant que chanteur du groupe pop aujourd'hui disparu *Kamino*.

Il a débuté en littérature avec *Hoe ik nimmer de Ronde van Frankrijk voor min-twaalfjarigen won* (Comment je n'ai jamais gagné le Tour de France des moins de douze ans, 2009). La manière dont il y faisait revivre des souvenirs de jeunesse extrêmement parlants pour tout un chacun révélait d'emblée une plume talentueuse, et le succès de librairie ne s'est pas fait attendre.

Le texte publié ici est extrait de son second roman, *Gelukkig zijn we machteloos* (Heureusement nous sommes impuissants). Dans ce livre, où il confirme à cent pour cent ses débuts prometteurs, Ivo Victoria s'adonne à des expériences de narration faites de variations de points de vue, flashbacks et ingrédients surréalistes concourant à produire une atmosphère irréelle qui frise l'insaisissable.

Il fait beau temps, mais cela n'empêche pas que le pays soit à nouveau le théâtre d'inquiétantes disparitions de fillettes. D'autant plus inquiétantes qu'elles seraient liées à un bruit insolite que croient entendre certaines personnes. Une fête de famille est organisée chez Dirk et Hilde, une maison truffée de caméras de surveillance. Ce qui ne saurait surprendre le lecteur: la fête traîne pitoyablement en longueur, on y côtoie des gens que l'on ne tolérerait jamais dans son propre cercle d'amis, le passé est effrontément idéalisé, la boisson coule à flots et les consciences sont rongées de vieilles rancœurs et intrigues.

Une fête de famille qui pourrait se comparer à beaucoup d'autres. Sauf que ... Qui est donc cet Oncle Lex? Et surtout: où est passée la fille adoptive de la maison, Billie, une adolescente de quatorze ans?

BILLIE DOIT ÊTRE DERRIÈRE

Les mots se meuvent avec lenteur au-dessus des nappes. De ci, de là, pareils à des feuilles. De temps à autre, un rire étouffé. Un coup de coude. Les convives ont pris place autour de tables en bois pliantes disposées en cercle. En regardant bien, on voit que le temps a silencieusement parsemé l'assemblée et en a poussé des éléments vers l'étang, où s'est formé un deuxième cercle d'invités, beaucoup plus petit, avec l'alibi de l'ombre d'un saule. Entre ces deux cercles: le trampoline, d'où la petite Asiatique a sauté à l'instant. Elle suit les deux gars qui courent avec leur ballon vers le jardin de derrière, où s'élèvent des voix jeunes. En passant, elle caresse de la main les boucles d'un bambin blond comme lin. L'enfant ne lève pas les yeux, tout concentré qu'il est à cueillir de l'herbe. Un observateur extérieur se dirait sans doute qu'il s'adonne avec réalisme à quelque chose qui ressemblerait à son bon plaisir.

Sur les tables, des boissons et des plats argentés qui semblent prendre feu à la lumière du soleil. Des mains chassent des guêpes à coups de gestes sauvages. Ça et là, une sacoche sur le sol. Un pull sur le dossier d'une chaise.

Oncle Lex s'assied prudemment. À côté de Martha, dans un coin. L'espace de quelques secondes, son image se reflète dans les verres de grandes lunettes de soleil et sur les pupilles des yeux non protégés qui l'entourent. C'est comme si le silence s'abattait sur lui. Hochements de tête amicaux. On lui sert un verre. Du rosé espagnol bon marché, un classique par les jours de canicule comme celui-ci.

Oncle Lex arrange la veste de son costume gris pigeon et écarquille les orteils dans ses chaussures - des mocassins à glands, en daim. Ses chaussettes glissent sur ses semelles trempées de transpiration. Les invités reprennent leurs conversations, un peu plus haut, selon un rythme un rien plus soutenu, tout en lui adressant constamment des coups d'œil furtifs, comme s'il avait un ulcère sur le nez. Leurs regards tournent autour de lui, s'éloignent, reviennent à la charge, tels des enfants taquins. Et il y a les petites manœuvres pour attirer l'attention. La gorge qu'on racle. Les mains qu'on claque. Et les yeux qui fuient tandis qu'on s'enfonce farouchement dans la conversation. Comme s'ils l'épiaient et qu'il le savait.

Ce sont des chaises de jardin, en plastique blanc. Quand on prend ses aises au fond du siège, on sent les deux pieds arrière ployer sous son poids. Oncle Lex pousse ses fesses vers l'avant et serre les genoux. Il semble sur le point de prendre ses jambes à son cou. Martha pose une main sur son bras et le salue en lui demandant s'il a emporté du papier et un feutre.

«Tu sais que les enfants vont le demander», dit-elle.

C'est comme ça. Partout où Oncle Lex n'est plus allé depuis longtemps. C'est l'image qu'il a laissée dans la tête des gens qui l'ont connu avant. Il se frappe la poitrine du plat de la main. Un feutre et du papier. Il y en a qui rient - les autres se taisent, étonnés.

Dirk, l'hôte, raconte qu'il n'aurait jamais fait la connaissance de Hilde, son épouse, sans Oncle Lex. Il sort cette histoire de sa poche comme une clé qu'il aurait perdue tout ce temps et qu'il viendrait de retrouver. L'assistance rit, soulagée; des sourcils se haussent dans un bel ensemble. Oncle Lex fait un geste pour minimiser les choses, dit que ce que Dirk raconte n'est pas tout à fait la vérité, que le bonheur vient comme ça. Hilde rougit, se met la main droite dans la nuque et pose son bras gauche autour des épaules de Dirk pour l'attirer à elle. C'est une si belle histoire. À quoi Oncle Lex ne peut rien faire d'autre qu'acquiescer, bon gré mal gré. Il écoute attentivement, se déplace encore un peu plus vers l'avant jusqu'à être assis à l'extrême bord de la chaise, pose sa main gauche sur son genou gauche, laisse reposer son bras droit sur sa cuisse droite. La position d'un causeur expérimenté. Il est prêt à prendre la parole, maintenant. Il laisse Dirk donner le la, puis il pointe un doigt en l'air, comme un élève

qui connaîtrait la bonne réponse. Quand Dirk hoche la tête, il commence à raconter. Il prend les commandes du récit, pilote l'histoire comme un capitaine qui essaie de gagner la confiance des passagers en lançant une anecdote sur une tempête en mer ou un bateau qui menaçait de chavirer. Il parle calmement, mais avec emphase. Animation. Il n'a pas oublié. Bientôt, il prendra son feutre et son papier et partira à la recherche d'un challenger. Bientôt. D'abord l'histoire. C'est son rôle: clown en mission. Il en a toujours été ainsi. Tant que le public continue à acheter des billets, le bouffon doit faire son numéro.

La compagnie écoute avec enthousiasme et rit aux bons moments. Ce sont des gens corrects. Aussi corrects que n'importe qui.

Martha hoche la tête quand Oncle Lex laisse à Dirk le soin de finir l'histoire. Elle suit des yeux la ronde des guêpes au-dessus des plats posés sur la table. De temps en temps, elle lève la tête, la penche un peu, comme quand on essaie d'être attentif à ce que les autres ne remarquent pas.

Dirk crie à un jeune homme qui vient de sortir de la maison de fermer la porte derrière lui, à cause des guêpes, et il fait un grand geste en direction du gros spécimen qui menace d'atterrir sur la table. Il touche un verre, le vin gicle. Pendant une milliseconde, c'est comme si un étrange nuage rouge flottait au-dessus de la table. Puis, le vin tombe en cascade sur le pantalon d'Oncle Lex. Il a tôt fait de transpercer le tissu et d'atteindre le slip.

Oncle Lex regarde la tache rouge entre ses jambes.

Autour de lui, tout le monde bondit, mû par un effroi unanime. Les secours se mettent immédiatement en branle. Les plus alertes à réagir sont les deux membres d'un couple qui, hormis quelques rondeurs, se distinguent à peine l'un de l'autre. Cheveux courts et raides tous les deux, jean, mais le sien à elle est légèrement plus féminin que le sien à lui, et chemise à carreaux à manches courtes (pareil). Un instant auparavant, ils écoutaient encore toutes les anecdotes, impassibles, en regardant devant eux, tels des patients en état comateux, mais les voilà subitement au plus haut degré de conscience. D'un air décidé, l'homme prend le taureau par les cornes. Ou plus précisément: la salière. Il en dévisse le capuchon en deux ou trois mouvements rotatifs puissants et la fourre dans les mains de sa femme. D'un petit geste, il la guide vers la victime, sans rien dire. Un militaire. Et, avec une précision tout aussi militaire, l'adjudante entreprend de vider la salière sur l'entrejambe de l'intéressé.

«Non-on-on!» Un petit corps sec orné d'une permanente part en trombe vers la maison.

«Du liquide-vaisselle et du vinaigre!» Tels sont les derniers mots compréhensibles qu'on l'entend prononcer avant de disparaître dans la cuisine, éructant d'autres formules magiques, obscures celles-là.

«Du lait!» lui crie quelqu'un.

Martha reprend, maître de la situation (elle a l'habitude).

«Le lait ne marche que sur le coton.»

Sans attendre une réaction, elle se tourne vers Oncle Lex: «Ton pantalon est en coton?»

Voilà que de nouveau tout le monde le regarde, comme s'il allait donner les chiffres gagnants du loto. Mais il ignore la réponse à cette question. Oncle Lex ne sait pas si son pantalon est en coton. Comment pourrait-il le savoir?

Et pendant tout ce temps un nain gaillard prend un malin plaisir à zoomer sur ses parties sensibles, car c'est là que se concentre l'action, comme s'il rassemblait des pièces à conviction.

Les méthodes de nettoyage s'échangent maintenant à un rythme soutenu par-dessus la table. Quelle excitation! Ah oui, quelle excitation. L'impuissance cherchant une échappatoire. On veut quelque chose, on trouve, mais personne n'écoute. Cela bouillonne, cela fermente. Frustration. Et puis, oui, l'excitation.

«Du vin blanc! Il faut mettre du vin blanc dessus! C'est du rouge?» Oncle Lex fait oui de la tête.

«Mais il y a déjà du sell!» (Le militaire, qui contrôle les opérations et montre du doigt la salière vide que tient toujours sa femme.)

La femme hoche la tête en disant: «Ça n'aurait plus de sens.»

Un moment, la résignation menace, mais voici que la dame qui avait disparu dans la maison en ressort, portant dans ses bras un torchon, du liquide-vaisselle, du vinaigre et un mini-aspirateur, qu'elle se sert de l'engin susdit afin d'aspirer ardemment le sel accumulé sur l'entrejambe rouge foncé d'Oncle Lex, qu'elle jette ensuite adroitement une serviette à l'endroit idoine pour le frotter au liquide-vaisselle et au vinaigre, et que, pendant tout ce temps, Oncle Lex reste là, cerné par cinq ou six paires d'yeux anxieux et un appareil-photo semi-professionnel dirigé vers la main énergique de cette femme, donc, qui frotte ce qu'il a de plus précieux, et que les discussions vont bon train sur le fait de savoir quelles sont les techniques d'absorption les plus efficaces à appliquer dans des situations telles que le cas présent.

Les choses ne se passent-elles pas souvent de la sorte quand quelqu'un se trouve en danger? Tout le monde crie au médecin jusqu'à ce qu'un homme ou une femme s'agenouille auprès de la victime - et alors chacun sait très exactement, subitement, ce qu'il aurait fait à sa place.

«Bon! dit la femme. C'était moins une!»

Elle est à genoux devant lui. Il la regarde. D'abord elle regarde derrière lui. Puis elle se retourne. Comme si elle voulait s'assurer que le danger était bel et bien passé. Oncle Lex dirige ses yeux vers la main de la femme, toujours posée sur son entrejambe. Il lui fait un clin d'œil. Elle ôte sa main. Se lève. Regarde de nouveau autour d'elle.

Un jeune homme maigre est venu se planter entre Martha et Oncle Lex. Il porte des lunettes. Une monture moderne, noire, épaisse. «Que se passe-t-il?, demande-t-il. Je peux aider? Bonjour, Oncle Lex.»

C'est Thomas, le fils cadet de Martha. Il serre la main d'Oncle Lex en homme qu'il est désormais et puis l'embrasse sur la joue, comme l'enfant qu'il était encore quand la famille a fait la connaissance d'Oncle Lex, il y a de cela maintenant près de vingt ans.

Simon, son frère aîné, est assis de l'autre côté de la table. Il ne s'est pas impliqué dans la scène du vin. «Qui voilà?! Monsieur Lunettu! Tu arrives à point nommé!»

Il est avachi dans sa chaise. Les pieds ploient au maximum, ils sont au bord de rompre. Ses doigts jouent dans la barbe de trois jours qu'il cultive soigneusement depuis des années et où apparaissent depuis peu des poils gris. L'autre main tient un téléphone portable du dernier cri; il caresse l'écran du pouce, plusieurs fois.

«Tu as un feutre et du papier, Oncle Lex? Tu vas venir t'asseoir près de nous? C'est bon de te revoir, dit Thomas. Ça fait longtemps.» Il tourne les talons sans attendre la réponse et s'éloigne.

«Un feutre et du papier, un feutre et du papier! dit Simon. Une bonne réception, oui. Ce serait une bonne chose.» Il continue à caresser l'écran du pouce. Il fait un clin d'œil à Oncle Lex avant d'appeler une jeune femme. C'est l'une des rares qui ne porte pas de robe à fleurs. Yeux noirs, taille de guêpe.

«Ma chérie! Tu as vu ça? Hé?! Hé?! Ma petite Isabelle? Tu as vu?» Il tend son index vers ses propres yeux, puis vers Thomas, qui est déjà parvenu à hauteur de l'étag. «Un vrai artiste! Avec ses lunettes!»

Isabelle se lève et marche jusqu'à la petite fille aux boucles blondes, qui est maintenant assise sous le trampoline et occupée à donner de l'herbe à manger à une poupée.

Oncle Lex dit à Simon qu'elle ne l'a peut-être pas entendu. Il suit Isabelle des yeux jusqu'à ce qu'elle soit arrivée près de l'enfant. Puis, son regard glisse vers le mur vert qui dissimule le jardin de derrière. On entend des cris de joie. Personne ne voit ce qui se passe là-bas.

La situation est sous contrôle. La chaleur, qui avait été oubliée quelques instants, reprend possession de la compagnie.

Un avion à réaction passe dans le ciel, comme pour éviter que le silence s'installe.

«Où est Billie?» demande Martha.

«Oh! Derrière! répond Dirk. Ils sont tous près des poules. Pauvres bêtes.»

«La barrière de devant est bien fermée, fils?»

«À triple tour, mamie. Pas vrai, mon oncle César?»

«Aussi fermée qu'une nonne», dit son voisin.

«Heureusement que mamie est là pour veiller au grain», dit Dirk.

Hilde se lève. Elle frappe dans ses mains: «Bon! Si tout le monde veut bien écouter une minute! Je vais expliquer le programme!»

Et sans attendre, elle continue.

«Cette année, Tante Corry a préparé le hors-d'œuvre. Quand vous vous serez bien régalez, je vous demanderai qu'on fasse la photo AVANT le buffet. Comme ça tout le monde sera encore correct.»

Chacun écoute et approuve d'un air concentré.

«Bien! Dirk! Ouvre donc la bouteille de rouge qu'on a achetée à Perpignac!»

Puis, s'adressant de nouveau à toute la table:

«C'est du vin français.»

La conversation clapote cahin-caha comme un ruisseau dont le courant serait incapable de mouvoir un bateau en papier. Tante Corry disparaît dans la cuisine. Dirk empoigne la bouteille, montre l'étiquette - un inspecteur de police exhibant l'élément de preuve qui lui permet de clôturer une affaire.

Et c'est le signe que Simon attendait, qu'il attend toujours, pas précisément ce signe, cette bouteille ou ce vin, mais ce moment, ce type d'occasion où tout le monde fait semblant de savoir, malgré soi. Simon, le roi borgne sans couronne qui met à genoux les aveugles dans leur royaume en les matraquant de faits, de chiffres, d'anecdotes on ne peut plus véridiques fondées sur des rumeurs, de résultats de recherches universitaires inédits dont tout le monde ignore tout... Le vin rouge, le vin blanc, les installations stéréo, l'air conditionné, les téléphones portables, les chalets de vacances à Majorque, les preuves tangibles de l'efficacité de la télépathie: la variété des vérités irréfutables et des tuyaux en or massif qu'il débite est tout aussi impressionnante que (selon lui) sous-évaluée.

Il se lève, prend la bouteille des mains de Dirk, se sert un verre et fait tourner le vin furieusement, avec emportement. Des gouttes éclaboussent la table. Puis il lève son verre à la lumière et étudie le liquide rouge comme s'il s'agissait d'un dangereux explosif. Il émet de légers claquements de langue. Pour clore le rituel, il plonge le nez dans son verre et renifle de la plus spectaculaire des façons.

«Tu dis que c'est du vin français...»

La nappe en papier est soulevée par le soupir collectif que pousse l'assemblée. Chacun sait ce qui se prépare, et cette perspective fait baisser les têtes dans une résignation face à l'inéluctable.

Oncle Lex balaie la table du regard. Il dit que Perpignac était toujours en France la dernière fois qu'il a vérifié. Il ponctue sa phrase d'un signe de tête en direction de Simon. C'est sa

première blague de l'après-midi. Si la compagnie l'a accepté en son sein jusqu'à présent avec bienveillance et respect, les regards qu'elle lui lance maintenant sont des pierres. Oncle Lex se tourne vers Martha et hausse les épaules.

Simon se lance. Il énumère avec avidité une liste logorrhéique de domaines, d'appellations d'origine, de cépages. À chacune de ses phrases, à chacun de ses gestes, les convives roulent des yeux de plus en plus gros, en quête d'une épaule pour pleurer. À chaque «Mais bon...», l'assemblée se redresse, un instant pleine d'espoir, en toute méconnaissance de cause, avant de se renfoncer dans son siège à l'amorce d'une énième anecdote. La fraude, les dioxines, les fausses étiquettes... Simon débite ses connaissances, avec l'enthousiasme d'un professeur. De temps en temps, il fixe le ciel et passe ses doigts dans les poils de sa barbe, à la recherche de la formulation juste pour une nouvelle révélation que personne n'attendait ou du terme technique qui lui échappe.

«Attendez! Isabelle doit s'en souvenir!» Et il crie: «Chérie! Chériiii! C'était quoi déjà, ce vin? Tu sais, à l'anniversaire de machin-chose?» Puis: «Martha, c'était où encore? Allez, mon oncle César! Tu y étais! Souviens-toi, il y avait un karaoké à la fin! Oh la la, qu'est-ce qu'on a ri cette fois-là! Ça, c'était du vin!»

Il continue sur sa lancée, épuisant son auditoire, en véritable meneur d'esclaves.

Pendant ce temps, Tante Corry trotte autour de la table, sorcière incapable d'attendre que les invités soient tous tombés dans les pommes.

«Goûtez-moi ça! Goûtez-moi ça!»

Elle se frotte contre les gens comme une chatte en chaleur, tenant entre ses mains un plateau de verrines remplies d'une substance verte surmontée de crevettes (comme si les bestioles avaient fait sous elles). De temps à autre, elle se jette tête baissée sur quelqu'un, poussant sa poitrine dans le cou de sa victime jusqu'à ce que celle-ci admette que c'est délicieux. Ou alors elle tente de convaincre le nain, son mari, de prendre en photo sa décoration de table maison: paillettes, fausses feuilles d'or, serviettes en papier pliées avec art et bougies que Simon lui interdit d'allumer - pas parce qu'on est encore en plein jour, mais parce que ce serait mauvais pour le vin. Il dit que le vin est très sensible aux variations de température, qu'on ne peut jamais allumer de bougies près des bouteilles de vin, s'il vous plaît! Il soupire, fait tourner dans son verre le breuvage rouge qui brille sous le soleil ardent, et boit une nouvelle gorgée.

«Où est Billie?» redemande Martha.

«Ah! Ne commence pas!» dit Dirk. Il regarde autour de lui, comme si on les espionnait.

«Hilde a suffisamment peur comme ça. Billie doit être derrière, avec le reste de la bande.»

«Oui, oui, dit Martha. Mais cela fait un moment que je ne l'ai plus vue.»

«Oui, oui, répond Dirk. Mais tu ne vas pas recommencer, c'est tout, maintenant. À moins que tu n'entendes de nouveau ton bruit mystérieux?»

Il adresse un clin d'œil à mon oncle César.

«Tu as appris ça? L'histoire du bruit blanc?»

«Ce n'était pas un bruit blanc, c'était un bruit rose», dit Martha.

Il y a un silence.

«C'est vrai, dit mon oncle César. Les bruits roses, c'est pour faire fuir les pédés!»

Dirk lui tape sur l'épaule et mon oncle César éclate de rire, dans un gloussement étonnamment strident.

Simon hausse la voix. Il se démène, il n'a pas fini. C'est ainsi à chaque fête, ses monologues sont aussi inévitables que les mauvaises herbes au jardin. Son auditoire cherche en catimini à lancer une autre conversation ou à s'occuper, évitant soigneusement tout contact oculaire avec le prédicateur. Tous ferment mentalement les écoutilles et dissimulent leur ennui dans

une activité, n'importe laquelle. Un tel remonte ses chaussettes, une autre rajuste sa robe. Tout est passionnant.

Pendant ce temps, le militaire s'est immiscé dans la conversation de Dirk et Martha. Il ne parle pas, il lance des ordres.

«Il y a eu sept pour cent d'enfants en plus qui ont disparu. Ces six dernières semaines. Par rapport à l'année passée. C'est un fait.»

«Sept pour cent!» répète sa femme.

«Sept».

«En sept semaines...»

«En six semaines.»

«En six semaines. Mais tu peux en tirer toutes les conclusions que tu veux!»

«Ce sont les faits», tranche le militaire en frappant de la main sur le bord de la table.

Simon regarde de leur côté, et subitement il se tait. Sur ce, Tante Corry saisit l'occasion pour extirper de son sac l'invitation à la fête qu'elle donnera pour son départ à la retraite. C'est une intervention incroyable, mais non moins réussie. Les convives se jettent sur elle comme une meute de chiens affamés. Tante Corry brandit fièrement l'invitation en l'air, tandis que la meute jappe, gratte et saute autour d'elle pour l'attraper. Elle l'a confectionnée elle-même, sous la forme d'un rébus: une portée pour illustrer son intérêt pour la musique, de petits petons pour annoncer qu'elle va désormais se consacrer à ses petits-enfants - le plus jeune vient de naître - et un avion pour indiquer qu'elle envisage de faire des voyages lointains. Tout le monde trouve cela original.

«Oui, je ne pouvais pas vous inviter tous, mais je me suis dit: comme ça, au moins, ils l'auront vu!»

On acquiesce à qui mieux mieux. Une analyse approfondie du sens de l'hospitalité pourra bientôt avoir lieu, en petit comité, entre gens du même avis, mais pas maintenant; maintenant, il faut resserrer les rangs et maintenir le cap de la conversation.

Simon pose son verre sur la table et s'assied. Il regarde silencieusement en direction de l'étang, comme s'il se passait là quelque chose qui l'intéresse. Le rugissement d'un train parvient jusque dans le jardin, porté par la chaleur.

Extrait de *Gelukkig zijn we machteloos* (Heureusement nous sommes impuissants), Anthos, Amsterdam, 2011, pp. 30-41.